

XYZ. La revue de la nouvelle

Le taximètre

Mario Gonzalez Suarez



Number 92, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3027ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gonzalez Suarez, M. (2007). Le taximètre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 71–83.



Le taximètre Mario Gonzalez Suarez

LE RÉTROVISEUR reflétait son sourire chaque fois qu'il voyait dans son passé une espièglerie de son enfance : se baigner dans la fontaine après une guerre de boue, les petites autos renversées dans la terre.

Le sémaphore l'arrêta sur Martinez Berlanga. Une dame et un enfant lui firent signe.

— À Prados, monsieur.

— Montez. Que le gosse ne me salisse pas la banquette...

— C'est combien ?

— Ce qu'indique le taximètre.

Il exécuta un virage en U. Les palmiers du terre-plein, de languissants plumeaux, secouaient l'ultime soleil de l'après-midi. Le petit ne cessait de répéter à sa mère tout ce qu'il voyait par la vitre. Le chauffeur le maudissait en silence parce qu'il l'avait distrait de ses réminiscences. La dame hochait de la tête sans écouter l'enfant. Par moments, il rêvait qu'il allait en taxi.

— Nous sommes arrivés, maman !

— Hé ! Oui, oui, c'est ici. Combien vous dois-je, monsieur ?

Après ce voyage, à peine deux pâtés de maison plus loin, un vieil homme lui fit signe. Le chauffeur hésita à freiner, même si l'individu n'était que son deuxième client de la journée, il pensait déjà au pot de bière.

— Où allez-vous ? lui dit-il, souhaitant qu'il mentionne un quartier lointain ou dangereux pour lui refuser la course, mais le type ouvrit la portière et monta sans autre préambule.

Il puait la lotion et arborait moustache et cheveux blancs. Patient, le chauffeur essaya de deviner où vivait cet homme, assurément à la retraite, pauvre quoique scrupuleusement vêtu de noir. Il

se frottait les mains tout en regardant défiler la ville, avec amertume.

— Où, monsieur ?

Ses yeux brillaient, il bougeait les lèvres dans un soliloque silencieux.

— Monsieur, monsieur ?

— Ah ! Pardon, je suis distrait... Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Mais monsieur...

— Ni pour l'argent. Continuez par là.

L'auto allait à la dérive en direction sud. Le chauffeur commençait à se sentir perdu, à ne pas reconnaître les rues par lesquelles il passait. Le vent chassait les couleurs du crépuscule.

— Droit devant, monsieur ?

— Comme vous voulez !

— Je suis désolé, monsieur, je ne peux pas travailler comme ça. J'ai besoin d'une adresse...

— Ça m'est égal...

— Vous ne vous êtes pas rendu compte qu'on vient de passer les limites de la ville ?

L'autoroute commence là devant eux.

Une soudaine confusion l'obligea à freiner. Il regarda le passager dans le rétroviseur, sans réussir à établir s'il était bien concentré dans ses pensées ou si c'était un vieux fou.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Comment ?

— Continuez, continuez.

Quand il démarra de nouveau, l'image de San Cristóbal suspendue au miroir se balançait comme un présage ; il l'arrêta de la main et s'adressa au vieux :

— Bien, monsieur, qu'est ce que je fais ? Je retourne ?

— Allons où vous voulez, répéta-t-il.

— Donc, je vous conduis chez vous.

— Voyez, jeune homme, je vous offre l'opportunité d'aller où vous voulez et vous ne savez pas quoi en faire. Serait-ce que vous avez peur de moi ?

Pendant un instant, le chauffeur pensa retourner à l'endroit où était monté le voyageur; malgré tout, ce que lui avait dit celui-ci s'avérait blessant, provocant. Il pensa qu'il pouvait en effet emmener cet individu-là où il le voulait. Sa colère dérivait dans la découverte qu'il avait le pouvoir de le faire. Il s'enthousiasma à l'idée qu'il aurait pu faire la même chose à n'importe lequel de ses passagers. Il pourrait les tromper, leur laisser croire qu'il les transportait là où ils voulaient pour finalement les laisser là où lui le voulait bien. Il consulta le niveau d'essence et accéléra avec un sourire. Cent vingt kilomètres à l'heure suffisaient pour tester la puissance du moteur. La lotion de son client commençait à le vexer. De la boîte à gants, il sortit les cigarettes.

— Ça vous dérange que je fume ? demanda-t-il.

— D'aucune façon. Fumez, jeune homme, vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît.

Il s'engagea sur l'autoroute qui menait aux plages du Sud. On était en pleine nuit. San Cristóbal sautait avec le petit Jésus sur ses épaules. Le vieux commençait à s'ennuyer dans l'obscurité.

— Vous voulez une cigarette ?

— Je ne fume pas, mais pourquoi pas ?

— Je vous écoute, don...

— Don Carlos, Carlos Güemes. C'est mon nom. Marié avec trois enfants. Les enfants, Dieu merci, ont réussi. Mais la mère... c'est autre chose.

— C'est pour ça que je suis chauffeur de taxi. L'auto est à moi, vous savez. C'est la meilleure façon de ne pas avoir d'horaire et de ne pas être attaché à la famille. Je travaille la nuit, le matin, parfois toute la journée, ça dépend des saisons.

L'obscurité ne permettait pas à Gonzalo de distinguer si le vieux dormait ou l'écoutait. Il se sentait maître de la nuit et de la route. Le taximètre marquait une fortune. Le geste triomphal fut inévitable.

Les heures atteignirent l'aube. Le vieux remuait sur le siège, bâillait. Il se réveilla complètement quand ils s'arrêtèrent au poste d'essence. Pendant que le chauffeur payait le combustible, le passager, méfiant, se tâta les poches en quête de son portefeuille.

— Où sommes-nous, jeune homme ?

— À Miravalle, près de la mer.

— Comment !

Il perçut soudainement la chaleur et l'arôme des plantations de canne à sucre. Son linge lui collait au corps. Sa bouche pâteuse le fit se sentir encore plus mal à l'aise, presque coupable.

La voiture revint sur l'autoroute. En manches de chemise, le chauffeur sifflait en regardant défiler les couleurs tropicales. De penser que bientôt au détour d'une courbe apparaîtrait la mer le fit accélérer. Son passager avait enlevé son veston et dénoué sa cravate.angoissé, il regardait droit devant.

— Vous n'avez pas faim, don Carlos ? Voulez-vous qu'on s'arrête pour manger quelque chose ou préférez-vous attendre les fruits de mer ?

— Non, vous savez, je préfère rentrer...

Son humeur avait changé, sa voix ne vibrait pas autant, c'était maintenant celle d'un vieillard.

— Rentrer ? Il est très tôt, don Carlos. Descendons jusqu'au port. Je connais là un excellent resto pour les huîtres.

— Quelle heure est-il ?

— Il est tôt. Nous avons le temps.

— Non. Je dois rentrer chez moi.

Il se retourna pour le regarder avec sarcasme.

— Vous ne vous rappelez pas ce que vous m'avez dit ?

— Que vous ai-je dit ?

— Vous m'avez demandé de vous emmener où je voulais. C'est ce que je fais !

— Oui, mais c'était hier. Chez moi on doit s'inquiéter. Mon épouse doit me chercher.

— Mais sachant qu'il ne vous est rien arrivé de fâcheux. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

— Je n'ose même pas m'imaginer comment Clara va me sermonner au retour.

Il lâcha un rire moqueur et se proposa d'ignorer son passager. À la radio, on donnait les prévisions de la météo : dégagé sur toute la côte, température minimum 19 degrés, maximum 25.

— On ne pouvait pas demander mieux.

Ils arrivèrent à Puerto Solar à dix heures du matin. Le chauffeur, souriant et décontracté, regardait avec indolence son passager.

— Ça vous dirait de me donner une avance sur le tarif?

Faisant la moue et affaissé sur la banquette, il répondit sur un ton ennuyé.

Le chauffeur commençait à ressentir de la pitié pour lui. Sur le siège arrière, il avait l'air aussi ridicule et inoffensif qu'un batracien.

— Vous voulez monter devant, don Carlos?

— Non, tout ce que je veux c'est descendre.

Il avait l'air d'un gosse mal élevé.

— Dites-moi combien je vous dois pour tout et je prendrai un autre taxi pour le retour.

Gonzalo composa un geste condescendant pour faire croire au vieux qu'il était d'accord. Il projetait d'aller encore plus vers le sud, visiter les chantiers navals de Santa Aurora. Ensuite, il se dirigerait vers la sierra. Il ruminait des plans pour sa nouvelle indépendance. L'idée de retourner à la ville, aux embouteillages, aux sémaphores, aux maux de dos de six heures du soir, l'incitait à une certaine prudence pour ne pas terroriser le vieux.

Il s'arrêta face à la Plage des Étoiles. Ils descendirent et déjeunèrent sur une terrasse comme de vieux amis. Les contorsions de la brise éteignaient leurs voix. Le passager avait l'air bien, jouissait du vent qui lui étirait la coiffe et le sourire. Il régla la note. Ils marchèrent épaule contre épaule vers le taxi. Ils semblaient être parvenus à un accord, le chauffeur avait accepté de rentrer sans autre exigence que quelques billets de plus.

Ils se calèrent à la bonne franquette dans le véhicule, confortable quoique petit. Don Carlos remit son veston en constatant le changement de température à mesure que montait l'auto. Depuis l'autoroute qui longeait la rade de Puerto Solar, l'océan ressemblait à un énorme coquillage bleu qui haletait après avoir échappé aux filets des pêcheurs.

— Une cigarette, don Carlos?

— Oh! Non. Ça me cause du tort et ma femme n'aime pas ça.

— Courage. Sachez que je ne laisse personne fumer dans l'auto. Ça pue trop.

— Vous avez fumé hier soir.

— Bon, je me le permets de temps à autre, quand je me sens nerveux et que je ne peux pas descendre. Vous avez dû remarquer que l'intérieur est propre, la saleté me répugne...

— Vous n'avez pas sommeil, Gonzalo ? Vous n'avez pas dormi de la nuit.

— Je suis habitué. Je conduis le taxi jusqu'à ce que je me fatigue ou m'ennuie...

— Attachez bien votre ceinture, don Carlos, on s'engage sur l'autoroute.

En arrivant à la croisée principale, Gonzalo suivit la flèche qui indiquait Santa Aurora 220 km. Les yeux du passager jaillirent et son sourire se plissa.

— C'est pas ce qu'on avait convenu, Gonzalo !

— Vous êtes raseur... Rappelez-vous que je vous emmène où je veux.

La route qui traversait les montagnes s'assécha après le premier sommet. Le vieux avait de la brume dans ses pensées. Il se voyait sortir du taxi, attaquer le chauffeur, provoquer une collision... Mais pendant que se succédaient les représentations violentes dans l'imagination du passager, l'aiguille rouge de l'odmètre vibrail entre 80 et 90 kilomètres-heure. Les courbes se suivaient comme des rondes de valses anciennes. Il se cramponnail du mieux qu'il pouvait, résigné et convaincu que ce serait fatal de distraire le conducteur sur ce chemin.

— Que voulez-vous ? Plus d'argent ? Je vous le donne.

— Je vous ai déjà dit que je ne veux pas de votre argent... Bon, pas plus que ce que vous me devez pour le voyage.

Ce qui est juste est juste.

— Que diriez-vous de me laisser au prochain village ? Je paie ce que vous voulez. S'il vous plaît.

— Je suis un type correct, mon ami. Ici, vous ne trouverez personne pour vous ramener, et vous ne semblez pas savoir que les parages sont dangereux, il y a des gens assez désagréables dans le coin.

Vers deux heures, le chauffeur proposa de s'arrêter pour manger.

— C'est l'heure de la faim, don Carlos.

— Je n'ai pas faim.

Il arrêta l'auto devant un restaurant à l'ombre de deux saules géants. Le vieux affichait un air sévère et ne parlait pas.

— Je voudrais une bonne portion de lapin et de bière, ordonna-t-il à la serveuse, presque enfantin.

— Il y a aussi de la viande fumée, don Carlos, si vous n'aimez pas le lapin.

— Je ne veux rien.

— Vous êtes fâché, monsieur ? intervint la fille. Je vous apporte une bière pour vous mettre en appétit

— Apportez ce que vous voulez.

— Ne soyez pas grossier avec la demoiselle, don Carlos, ajouta le chauffeur, adressant un clin d'œil à la fille, et continuant de faire honte au vieux.

— Pardon, mademoiselle. Apportez-moi des viandes fumées, s'il vous plaît.

Le vieux mastiquait avec ennui la viande coriace et regardait le camionneur qui mangeait assis près d'eux. En face, sous le feuillage polychrome, se tenait le féroce fardeau : colossal, rouge, rutilant comme le jouet d'un magicien et replet de papayes et de pastèques.

Soudain, le camionneur se leva de sa chaise, se nettoya la bouche, dit « bon appétit », mit son chapeau et régla la note. C'est alors qu'une idée vint au passager, comme une estocade sur la tête. « Bien sûr ! » : courir et demander de l'aide au conducteur du fardeau pour qu'il le ramène en ville, monter heureux dans le camion rouge qui le sauverait du méchant cyclope et de son aberrante coccinelle jaune. Mais le chauffeur de taxi, souriant et sagace, mit sa main sur l'avant-bras du passager :

— Ce n'est pas une bonne idée, don Carlos, les camionneurs sont pour la plupart des pervers, davantage encore par ces routes isolées.

Il se sentit abasourdi et impuissant pendant que sur ses pupilles passait le souffle du camion.

Ils arriveraient à Santa Aurora à la tombée de la nuit, soupesait le chauffeur qui s'amusa du fait que le vieux avait pris la carte d'identité du conducteur à côté du taximètre, croyant que ça lui serait utile de savoir son nom au complet et de mémoriser son numéro de licence.

— Je sais qu'il y a un belvédère plus loin. Nous pourrions y faire une halte pour contempler le paysage, don Carlos. Il faut profiter du moment. Combien de fois êtes-vous venu ici ? Jamais, n'est-ce pas ?

— Gonzalo — le vieux semblait au bord des larmes. Clara va être inquiète, la plaisanterie a assez duré, non ? J'exige que vous me laissiez à l'aéroport, à la gare ou au terminus d'autobus lorsque nous arriverons à Santa Aurora.

— Ne soyez pas têtue, don Carlos. Ça ne va pas si mal. Faut voir la vie comme un film, non comme une photo. Ne soyez pas casse-pieds, on va se divertir aux chantiers navals. Il y a là de bonnes femmes qui aiment danser, disposées à caresser les hommes mal-traités par leurs épouses.

— Vous n'avez pas de maison ? Personne ne s'inquiète de vous ? Il l'avait dit dans l'intention de blesser.

— Oui, j'ai une femme, mais je suis moi. Et quand elle ne me voit pas, elle sait que je travaille... Elle est correcte, s'occupe de ses affaires, ne me tourmente pas. C'est pour ça qu'on est encore ensemble.

Gonzalo alluma une cigarette pour échapper au sommeil. Don Carlos gardait un silence rancunier. Les phares pénétraient à peine l'obscurité voilée. Le taxi s'arrêta dans un poste d'essence, le conducteur descendit pour vérifier le radiateur, l'eau de la batterie et l'huile du moteur. Pendant que le pompiste remplissait le réservoir de gasoline, don Carlos entra dans les toilettes. Gonzalo klaxonna pour qu'il se hâte ; il klaxonna plusieurs fois et le vieux ne revenait pas. Il craignit que le passager ait essayé de s'échapper. Il descendit et alla aux urinoirs ; il se dirigea ensuite aux limites des réverbères. Derrière les arbustes, on n'y voyait rien, mais on entendait craquer les branches au fond du ravin. Dans les ténèbres, Don Carlos se mit à courir et à s'érafler les bras et le visage parmi les mauvaises herbes. Gonzalo demeurait immobile en essayant de déceler la direction d'où provenait le bruit. Soudain on entendit comme un arbre se briser en deux. L'autre souriait.

En voyant clignoter les lumières de Santa Aurora, Gonzalo s'enthousiasma malgré la fatigue, il donna un coup de pied sur la jambe de son prisonnier et se mit à rire.

— Vous voyez, entêté. Je vous dis que je ne vais pas vous relâcher ; cessez votre cinéma, après les chantiers navals on ira encore plus loin. Rien ne pourra nous arrêter...

— Vous êtes fou, Gonzalo. Laissez-moi retourner chez moi...

— Non, non, non, non, non... ! Ah, ce don Carlos ! Regardez-vous. Avec cette jambe en piteux état, vous ne pourrez pas venir avec moi dans les cabarets de Santa Aurora.

— Ne croyez surtout pas que ça m'intéresse d'aller dans un de ces assommoirs fréquentés par des types comme vous.

Gonzalo le regarda en pensant que même s'il ne s'agissait que d'une éraflure, il serait bon qu'il voie un médecin.

— Nous pourrions aller dans un cabaret de votre choix pour ne pas vous entendre dire que je m'impose. Ou si vous préférez un petit bar tranquille, on prendra quelques verres et ensuite nous chercherons un hôtel pas cher.

— Je n'ai pas l'intention de passer la nuit sous le même toit que vous. Vous êtes un fainéant, Gonzalo, un inadapté, un asocial. Quelqu'un qui ne sait pas vivre avec ses semblables.

— Allons danser. Je vous dénêche une belle grosse, les meilleures, affectueuses...

— Ma jambe me fait très mal, Gonzalo.

— Pourquoi faire le fou, don Carlos. Je vous invite à une fête et vous tirez des plans.

— N'oubliez pas que je suis un homme âgé, retraité.

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-six.

— C'est supportable, ne soyez pas froussard.

Depuis la route qui descendait à Santa Aurora, c'était encore difficile de voir la mer, les flancs de bateaux bouchaient la vue, en plus des apprentis de l'arsenal. Aux limites du port, Gonzalo fit un détour et don Carlos se sentit étouffé par la chaleur, l'air salin et l'embarcadère de poisson derrière lequel il avait garé l'auto. Don Carlos était perclus de fatigue et de mauvaise humeur.

Au loin on distinguait une ligne de points lumineux.

— Et maintenant quoi ?

— Quoi de quoi ?

— Pourquoi s'arrête-t-on ici ? Y fait noir, ne soyez pas inconscient. Ma jambe me fait mal.

— Ne feignez pas, don Carlos.

Gonzalo alluma une cigarette qu'il jeta par la fenêtre après trois taffes.

— J'ai comme l'idée que si je vous emmène avec moi, vous allez essayer de vous enfuir encore... vaut mieux pas.

Gonzalo éteignit le moteur, descendit et ouvrit le coffre. Le vent déchirant le silence sonnait menaçant pour don Carlos ; les yeux grands ouverts, il essayait de deviner le bruit que faisait le chauffeur de taxi. Sans pouvoir se l'expliquer, il vit par la lunette arrière que Gonzalo sortait le pneu de rechange, le cric, le démontepneu et un coffre d'outils.

— Pourquoi ? répétait-il sans que l'autre puisse l'entendre.

Transfiguré par la nuit, l'insomnie et la concupiscence, le chauffeur se contentait de rire et de jurer. Don Carlos appréhendait le moment où s'éteindraient les phares de l'auto et qu'il resterait seul dans l'obscurité. Pris de panique, il décida de s'enfermer dans l'automobile, remonta les vitres et verrouilla les quatre portières. Essayant de fuir, il se jeta sur la banquette arrière. Mais Gonzalo avait les clés. Il ouvrit pendant que son passager était paralysé de peur, et ce fut ainsi plus facile de l'attacher avec la même chaîne qui retenait le pneu de rechange et les outils.

— Ne vous fatiguez pas à crier, don Carlos. Je vous ai invité à vous divertir, et vous m'avez fait passer pour un ingrat. Vaudrait mieux dormir, reposez-vous pour que la patte ne vous fasse plus mal demain matin.

Gonzalo éteignit les lumières de l'auto, se mit à siffler un air léger et fit cliqueter les clés au visage du passager. Au moment de disparaître dans la nuit, il entonna : « A bailar se va Gonzalito, a gozar se va el cadenero. »

Il aboutit au cabaret le plus populaire de Santa Aurora. Il s'assit pour boire une bière débordante de mousse et de mouches pendant qu'il regardait ouvriers, pêcheurs et marins se dandiner avec les femelles du port. Au fond de son sourire nageait le visage du vieux reclus dans l'auto. Il exultait.

La chaleur rendait la nuit gélatineuse. Les femmes étaient de grosses gourmandes avides de bakchichs. Et Gonzalo, enfant gâté et capricieux, voulait du Jell-o à toutes les saveurs. Au bout d'une heure, radieux et totalement soûl, il s'engouffra dans le ghetto au bras d'une femme.

— T'as des tétons de sirène.

— Fais pas l'andouille et ferme la porte.

Il s'endormit entre ses cuisses. Il se réveilla en sueur, heureux. Il se doucha lentement, s'habilla devant la femme et l'embrassa avant de sortir. Avant de retourner à l'auto, sans se hâter, il mangea un *ceviche*¹ et but une eau de *guanabana*² au marché. Il acheta quelques *empanadas*³ de poisson pour don Carlos qui avait passé la nuit torturé de rage et d'impatience.

— Comment êtes-vous ce matin, don Carlos ? Et votre jambe ? Elle vous fait toujours mal ? Prenez, je vous ai apporté quelque chose à manger, pour que vous ne disiez pas que je suis de mauvaise foi.

Assoupi et aigri, il ne sut pas quoi dire, il ne toucha pas au sac des *empanadas*. Gonzalo, avec un sourire sportif, replaça l'auto sur la route.

— Mangez, don Carlos. Le poisson est bon pour les jambes.

— Ne faites pas le drôle, Gonzalo. Ça suffit. Enlevez-moi cette putain de chaîne et laissez-moi descendre. Au cas où vous ne le sauriez pas, ce que vous faites s'appelle un délit...

Il accéléra pour ne pas entendre les battements de son cœur. Il ne cachait pas sa joie. Il ne pensait qu'à gagner les hameaux de la sierra. Il pourrait ensuite aller vers la forêt, vers un quelconque endroit éloigné, secret et attirant sans autre besoin que sa liberté enchaînée au siège du taxi.

— Ne faites pas cette tête, don Carlos. Bon... Après tout, racontez-moi, à quoi pensiez-vous en montant ainsi dans un taxi et en disant au chauffeur de vous emmener là où il voudra ? Quoi, vous faites toujours ça ?

1. Plat de poisson cru mariné au citron vert.

2. Fruit à la peau verdâtre, d'un goût exquis.

3. Pâté en croûte.

— Non, jamais, Gonzalo. C'est la première fois. Voyez... Je peux vous parler... ?

— Bien sûr.

— C'est que j'ai eu une discussion animée avec Clarita. Elle est obstinée et hystérique. Elle dit que je suis fini, que je ne suis plus bon à rien. Elle n'a jamais cru que j'oserais faire quelque chose d'extraordinaire. C'est pour ça qu'après l'affaire de l'autre jour, je suis sorti très ulcéré et je vous ai rencontré, pour mon grand malheur.

— Vous voyez, don Carlos, comme je vous fais une faveur. Du pep, mec ! En ce moment, votre femme doit chier de peur dans sa petite culotte ; elle doit penser au pire pour elle : elle doit sûrement vous imaginer au lit avec une autre. Vous êtes en train de lui démontrer que vous êtes encore capable d'être jeune.

— Oui, Gonzalo, mais nous sommes très loin et je ne veux pas que Clara s'inquiète davantage. Je veux rentrer. Laissez-moi au moins l'avertir par téléphone que je me porte bien.

— Non, don Carlitos, ce n'est pas du courage ça... C'est aussi mon escapade, mon aventure. N'oubliez pas qu'un bon chauffeur de taxi est disposé à partager le destin de ses passagers. Ce fut votre décision d'aller où je veux.

Les premiers pics de la sierra vinrent à la rencontre de la voiture jaune. On aurait dit une auto-tamponneuse avec des clowns à l'intérieur. La sylve des collines intimidait don Carlos. Pendant que la forêt se faisait plus dense, il conspirait avec lui-même une manière de s'échapper.

— Écoute, Gonzalo, pourquoi ne t'arrêtes-tu pas un moment ? J'ai envie d'uriner.

— Ah ! Vous voulez tirer une pisse ? Je vous accompagne, don Carlos, il ne manquait plus que cela.

Don Carlos avait calculé son coup. Le taxi ralentit ; puis s'arrêta au bout d'une courbe, près d'une ferme. Gonzalo descendit avec confiance, sachant bien que le vieux ne se lancerait pas sur un terrain aussi accidenté, et choisit entre ses clés celle du cadenas de la chaîne. Ensuite, quelques pas plus loin, parmi le feuillage, deux jets jaunes, presque amis, mouillèrent l'herbe. L'un d'eux cessa

pendant que l'autre, toujours abondant, resplendissait sous le soleil. Gonzalo sentit que de la terre sortait un fil qui se rattachait à sa verge, pendant que don Carlos courait vers la ferme. Même s'il ne boitait pas, Gonzalo pressentait que sa jambe blessée ne lui permettrait pas d'aller bien loin.

Quand Gonzalo coupa le cordon d'urine, son passager s'était perdu dans les broussailles. Dans une clairière, sous les ombres kaléidoscopiques des feuilles d'arbres, il l'aperçut. Dans l'air, les gazouillis et les croassements créaient une atmosphère prémonitoire. La lumière, comme sortie d'un spectroscopie, éclairait la scène d'un sabbat. Gonzalo, avançant comme dans un rêve, réussit à le rattraper. Effrayé et haletant, don Carlos se décida à lutter. Pendant que leurs bras et leurs visages s'égratignaient au combat, leurs corps roulaient dans le feuillage épais.

À l'improviste, don Carlos l'avait atteint au foie d'un crochet du gauche et courait à l'aveuglette. Sur son passage, on entendait mille craquements de branches comme si le bois était plein d'étincelles. Don Carlos continuait d'avancer avec un visage qui n'était déjà plus le sien, jusqu'à ce que sous ses pieds finisse la terre et commence le ciel. Durant quelques secondes, on n'entendit plus rien. Peu après, Gonzalo le retrouva inanimé sur un rocher au fond d'un ravin.

— Don Carlos...

Il s'était accroupi et ses doigts engourdis lui levèrent les paupières.

Il se redressa et secoua nerveusement les feuilles mortes qui s'étaient collées à son linge. Ensuite, ses mains saisirent ses cheveux. Il retourna en gémissant à l'auto. Sous son crâne tournait un planétarium emballé. Il ne fit aucun effort pour retenir ses larmes à la vue de la chaîne sur le plancher du véhicule. Où pourrait-il aller maintenant ? Il ne sut pas combien de temps il demeura assis là, le front appuyé sur le volant, sans idée. Une goutte de sueur lui brûla l'œil.

Il leva la tête, il ne se reconnut pas dans le miroir. Il sortit de l'auto, et pendant qu'il se donnait de grandes claques sur les jambes, il répétait « vieux stupide, ne crois pas que je vais m'avouer vaincu ».

Il monta si vite dans l'auto qu'il oublia de fermer la portière par laquelle était sorti le vieux.

L'aiguille de l'odomètre marquait 150 km/h, ce qui n'était pas suffisant pour aller nulle part. La vitesse et les sanglots transformèrent le taxi en ambulance qui transportait le destin moribond de son chauffeur. Dans une courbe en épingle, la porte ouverte frappa un arbre. L'auto dérapa quand Gonzalo voulut la stopper. La porte se ferma par ce mouvement hasardeux. Gonzalo donna un coup sur le volant. C'est alors qu'il remarqua que San Cristóbal s'était échappé du rétroviseur.

— Puta madre !

Il voulut démarrer de nouveau. La transmission chignait, exaspérant davantage Gonzalo. Il retira la clé pour l'introduire de nouveau en la tournant très lentement. Finalement, il réussit ; il passa la main sur le tableau de bord, le caressant.

Par un détour, il sortit rapidement de la sierra, en direction de Puerto Solar. Les panneaux de signalisation annonçaient l'approche de la métropole. Gonzalo sentit qu'il retournait à sa prison routinière. L'ambulance entra frénétique et assourdissante par l'orient du port.

Aussitôt, le trafic, les sémaphores et les annonces de néon le ramenèrent au cauchemar de la répétition. Il ralentit et commença à se rappeler ce qui s'était passé. Sa tête était remplie de lumières rouges. « Don Carlos, don Carlos. Ah, oui, il est descendu ! » C'est alors qu'il sentit le deuil ; l'ambulance, à force de lenteur, se transforma en carrosse funèbre. Il parcourut quelques rues solitaires, sans cortège, en silence, dans le noir. Il sentait une rage infinie envers tous les passagers de la ville. Le regard vitreux et la bouche pâteuse lui rappelaient qu'il était chauffeur de taxi.

Le sedan arriva à une avenue centrale. La vue de plusieurs autobus et de douzaines de piétons lui redonna courage. Il rangea l'auto près du trottoir et un jeune homme avec une valise et un porte-documents le héla.

— À l'aéroport, s'il vous plaît.

Le chauffeur sourit comme s'il venait d'apercevoir un ange. Avec un geste de dédain, il activa le taximètre et accéléra, avide.

L'avenue Aviación était dans l'obscurité, il la suivit jusqu'à ce qu'il dépasse l'aéroport, seule tâche de lumière.

— Monsieur, on vient de passer !

Il osait à peine le regarder dans le rétroviseur. Au passager, il semblait que la tête du conducteur était énorme, une tête en pierre.

— Arrêtez-vous, monsieur ! Je vais rater mon avion.

Il freina au milieu du grondement de l'arrivée d'un jet. Le chauffeur prit la chaîne qui était sous le siège avant. Le passager essaya de descendre mais le chauffeur l'arrêta d'un coup de poing.

— Mais vous êtes fou, laissez-moi !

Le voyageur, une fois étourdi, se laissa enchaîner au siège arrière.

— Ne faites pas de problèmes, l'ami... Vous saurez me remercier.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par André Charland